

HUBERT HADDAD

PREMIÈRES
NEIGES
SUR PONDICHÉRY

Roman

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

© Zulma, 2017.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
ou sur *Premières neiges sur Pondichéry*
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.
www.zulma.fr



*Écris le chant joyeux de la guérison,
le chant précieux de la délivrance,
et de ton futur ainsi tu te souviendras.*

RABBI NAHMAN DE BRASLAV

Madras la nuit – poix et goudron. L'air a une épaisseur d'huile. Une puissante odeur de putréfaction chargée de poussière et de cendres animales s'infiltré sous l'épiderme, dans la gorge et les bronches. À Jérusalem, pendant des années, chaque dimanche, il avait traversé un marché arabe sous un soleil nimbé d'étincelles. Les crieurs d'agrumes le saluaient. La foule s'ouvrait avec des froissements d'étoffe. Les éclats de voix se répondaient, proches et lointains. On s'apostrophaient du fond du temps. On plaisantait et riait d'un étage à l'autre de la tour de Babel. C'était avant la multiplication des attentats, avant le mur. Yitzhak Rabin n'avait pas encore été assassiné par un juif orthodoxe. On pouvait espérer un règlement pacifique du conflit. Certains jours de fête, les voix dans les rues se mêlaient avec une espèce d'harmonie. L'hébreu et l'arabe, le yiddish, le copte ou l'arménien, les langues tissaient ensemble de vieilles connivences. Dans l'accalmie, tout laissait augurer un apaisement, une ouverture, quelque chose de miraculeux. Rien n'est advenu que vio-

lence, rancune et spoliation.

Hochéa Meintzel descend à petits pas la passerelle, guidé par une main de femme.

— On doit probablement m'attendre, dit-il, comme pour se rassurer.

L'hôtesse acquiesce d'une voix lasse. Sa main glisse sous son coude d'un geste protecteur.

Hochéa Meintzel a quitté Israël sans idée de retour après une vie d'espoir et de colère. À l'aéroport de Tel-Aviv, une heure avant son départ, l'ombre de Samra cherchait encore à le retenir. « C'est une folie, lui avait-elle répété. Toute ton existence appartient à cette terre, et comment vivrais-tu seul à ton âge ? » Au moment de la séparation, elle s'était blottie contre lui, les genoux légèrement ployés, sans doute pour rappeler son rôle de tuteur ou de père au vieil homme.

Ici à Chennai, à peine débarqué, sa solitude ne saurait être plus entière. Il n'a pour l'heure d'autre projet que s'éloigner sans bruit, faire le vide, disparaître. Mais la vie tient aux tripes par la mémoire. De nouveau, il songe à Samra, son enfant, sa protégée. La loi juive et moins encore le droit coranique n'en eussent admis l'adoption. Au secret de ses rêves, torches jetées dans un puits, Samra n'avait cessé de s'opposer à son départ. Jusqu'au soir du scandale, à l'issue du concert anniversaire donné avec l'orchestre philharmonique de Tel-Aviv devant un public enthousiaste.

Curieusement, malgré son incompréhension, elle était devenue plus indulgente avec lui. « Je ne suis plus Israélien et je ne veux plus être juif, ni homme, ni rien qui voudrait prétendre à un quelconque héritage. » Ces mots ne manquèrent pas de provoquer une belle stupeur, après l'idylle musicale et les acclamations. Le violon et l'archet toujours en main, Hochéa s'était esquivé sous les sifflets et les huées.

Dans le grand hall de l'aéroport de Chennai, douane et corridors franchis, une autre main effleure son épaule. Un rire de jeune femme éclaire la rumeur indistincte. L'hôtesse qui vient de le conduire s'est éclipsée dans ce brouhaha.

— Je suis Mutuswami, votre interprète, dit la nouvelle venue. Le chauffeur va s'occuper de vos bagages.

— Vous êtes bien jeune. Et musicienne, je l'entends à votre voix...

— Je connais par cœur vos transcriptions pour violon du trésor vocal de Siméon Rusch Haba.

Hors de l'aéroport, une soudaine moiteur le submerge tandis qu'il reçoit en pleine face un souffle fétide, comme l'haleine de fauves repus. L'étui de cuir serré sous le bras, il défait d'une main son col. Autour de lui, des paroles précipitées imitent un gargouillis d'alambic ou de pipe à eau. Les appels mêlés des chauffeurs de taxi,

des mendiants ou des marchands de fleurs se distinguent à peine d'une basse gutturale sur deux tons qui rassemble des milliers de voix. Mais cette coulée éparsse se perd dans les pétarades et les klaxons. Une senteur de fioul, de gaz d'échappement et de caoutchouc brûlé monte de l'encombrement. Une fois sur la chaussée, le vacarme des moteurs, camions, rickshaws, scooters ou autocars, recouvre tout autre bruit.

La jeune femme l'entraîne au milieu de cette foule nocturne en état de siège indéfini.

— Nous y sommes, dit-elle.

À l'arrière d'une antique Bentley, Hochéa repose sa nuque contre un mol appuie-tête. La sueur sur son front s'évapore avec la pensée du voyage. À ses côtés, trop émue pour briser le silence, Mutuswami considère le profil renversé du vieux musicien que de rares reflets dessinent : un aigle aux paupières de marbre. Le violon d'Hochéa résonne depuis si longtemps à ses oreilles qu'en voir l'étui sur ses genoux lui semble un prodige. D'être parvenue à l'approcher physiquement, à force de petites intrigues au Centre de recherche de l'Académie de musique, l'émeut presque aux larmes. Une interprète encore peu expérimentée ne saurait admirer à moitié ses maîtres. Demain, elle l'accompagnera dans le Hall de Krishnamachari et à l'Auditorium, elle assistera à ses concerts, à ses conférences et peut-être

même à la cérémonie d'accueil des professeurs. Pour quelques minutes encore, elle partage en silence sa destinée, puisqu'il n'y a pas d'autre Hochéa Meintzel dans l'univers.

— Nous remontons la grande avenue Pounamallee, dit-elle enfin. Votre hôtel est bien situé, entre la mer et le parc Island Grounds.

Cette voix sereine, voilée d'intonations secrètes, lui évoque le fond clair de sa mémoire, quand il déambulait, encore jeune musicien, dans les ruelles de Jérusalem. Devenu Israélien, il s'était efforcé de tout effacer derrière lui, les visages, les décors perdus. L'apprentissage de l'oubli commence dans les rêves. Il avait voulu rompre avec des siècles de persécution, avec de rares beaux jours aussi. En Israël, quelque chose d'infiniment neuf allait commencer, loin des identités plus ou moins fictives de la diaspora. On avait déporté son père et sa mère, une sœur aînée. On les avait gazés et brûlés dans leur propre pays au terme d'un imbroglio de mises en demeure, de mortifications et de bousculades. Les voisins, les gendarmes, la société des chemins de fer, ceux de la Sécurité du Reich, tout le monde s'y était mis. Après une si commune trahison, personne n'eût pu lui promettre des jours meilleurs.

Le mélange des langues en temps de paix est la plus belle musique. Il y avait bien sûr un attentat meurtrier et sa riposte sanglante de loin en

loin, mais l'heure semblait au dialogue. Dans une belligérance qui n'en finit pas, on goûte la moindre trêve comme une bénédiction. C'était au temps d'Yitzhak Rabin, avant la première intifada. À aucun moment il n'aurait imaginé partir, s'exiler volontairement de cette ville et de cette terre. Né juif, il voulait se croire Israélien et défendre contre toute entrave cette appartenance rêvée. Qu'est-ce qu'un pays sans légendes ? Il croyait alors à la postérité d'Isaac et de Jacob et aux prophéties d'Ézéchiel. Israël l'avait récompensé d'une couronne royale. Enorgueilli, il s'était cru délivré des Jours redoutables, comme lors de la fête des cabanes à Lodz, voilà mille ans, quand malgré les premiers frimas, on se sentait d'un coup protégé du monde hostile dans la soukha qui laisse filtrer la pluie et la lumière des étoiles – symbole de sauvegarde providentielle. Désormais, Israël ne vaut guère plus qu'une soukha de branches et de feuillage enrubannée de guirlandes de fleurs. Ses hôtes célestes l'ont déserté au septième jour. Où est-elle l'époque de la joie et des récoltes sous les nuées protectrices ? Il s'était lui-même soustrait du Livre, il avait biffé son nom à jamais. Aurait-il pu imaginer repartir un jour, quitter Jérusalem avec une valise et le moins fragile de ses trois violons ?

Hochéa, les paupières closes, balance entre deux rêves, avec l'étrangeté de l'instant présent

comme fléau. Il avait fini par accepter l'invitation de l'Académie de musique de cette mégapole dont le nom colonial ne lui évoquait naguère qu'une vieille rengaine entendue lors d'un séjour aux Caraïbes :

*Adieu foulard, adieu madras,
Adieu grain d'or, adieu collier-choux*

Le voyage en Inde, destination privilégiée des jeunes refuzniks de Jaffa et de Tel-Aviv, lui eût paru hier encore invraisemblable. Tout déplacement l'épuisait, fût-ce d'un quartier à l'autre de Jérusalem. Il aura vécu ces dernières années dans un confinement presque total, refusant les visites et les sollicitations. Pourquoi jouer dans un monde sourd ? L'art n'est qu'une comédie de l'ennui. Les foules s'y abandonnent éperdument comme au sommeil. À quoi bon ajouter du bruit au bruit quand le silence est si précieux. Hochéa tressaille. Deux doigts viennent d'effleurer ses mains croisées.

La voiture à l'arrêt devant le Ganesh Hotel, Mutuswami et le chauffeur se sont aimablement précipités. Tandis que ce dernier tient la portière, la jeune femme incline vers lui son visage. Une mèche de ses longs cheveux glisse sur l'étui du violon. Elle pousse un léger cri. « Mon

chignon ! dit-elle. J'ai perdu ma barrette. » Cette maigre exclamation s'associe bizarrement au rire proche d'un enfant. Hochéa a l'impression de s'arracher à la matière malléable et poreuse d'un rêve. Les débarquements dans l'inconnu ont toujours eu cette intime incidence, moins du fait de la nouveauté que d'un vague sentiment de ressouvenir, presque de paramnésie. À chaque rencontre d'un autre monde, la surprise provoque en lui comme un ressac dans l'espace sonore d'où se modèle et l'emporte un orbe musical bientôt aussi bouleversant que la perte de conscience.

— On viendra vous chercher au matin, murmure la jeune femme d'une voix comme pétrie et repétrie par l'art du chant.

Elle s'apprête à le quitter dans le grand hall de marbre et de boiserie, vibrant d'échos géométriques entre deux escaliers monumentaux et l'étoilement des couloirs.

— Rappelez-moi votre nom, dit-il avec une hâte inquiète, la main droite à demi levée.

— Mutuswami...

— Est-ce vous qui viendrez demain ?

— Moi ou l'un des disciples de maître Jayadeva.

— Eh bien, à demain, à demain, répète bouche close le musicien, alors qu'un garçon de service au souffle rauque de poitrinaire déjà le guide vers l'ascenseur.

« Demain », rumine-t-il en se laissant conduire dans un dédale de couloirs par le plus diligent des innombrables garçons de service en dhoti court et chemise blanche qui sommeillent accroupis ou évoluent encore le long des murs à cette heure des ténèbres. Demain pour lui est comme jamais ; l'espoir n'outrepasse guère le prochain battement du cœur, l'espoir que cesse enfin son vieux grabuge dans la nuit. Des portes s'ouvrent et se ferment. Le voilà seul ou presque après les bains de foule, expression d'une justesse presque littérale dans cette canicule perpétuelle. Des pieds nus glissent sur le dallage. « Laissez-moi seul », dit-il sans même se retourner. Très proche, ce qu'il a pris pour le passage d'un avion à très basse altitude se révèle être le grondement répété d'une piste de bowling. Cette fois, le silence s'appuie sur le vrombissement du dispositif d'air conditionné. On perçoit aussi, atténué, un fond d'agitation maniaque, toute une activité noctambule au sein de l'hôtel et sans doute au-delà, dans la ville, comme s'il fallait entretenir un feu, une sorte de bûcher où s'accumulent

et craquent des bribes fiévreuses de vie urbaine. Des chants rauques, fatigués, lui parviennent, à peine distincts, puis, sur une ligne discontinue, le son élémentaire d'une flûte qu'accompagne un rythme lancinant de tambourin avec, parfois, l'épanchement plus complexe d'un instrument à cordes.

Les pieds gonflés, une douleur dans l'épaule, Hochéa s'est allongé sur un catafalque souple. La tête tournée vers les fenêtres, il croit deviner la reprise tendue d'un luth dans cette averse d'or. Youbal, inventeur de la musique, lui prodigue l'aubade de l'exil, avec tous les instruments primitifs, *nevel, tof, halil, kinnor...* Le chuintement des canalisations et les pulsations cardiaques suffisent à bercer la mélancolie du roi Saül. « Béné soit celui qui obscurcit le soir », balbutie Hochéa dans l'oubli de l'heure et du lieu. Où a-t-il appris que le Temps est mélodie des mélodies? Le sommeil éloignera bientôt tous les bruits de Chennai, fussent-ils sacrés.

A-t-il jamais quitté Jérusalem? Les ruelles ombreuses et les places écrasées de soleil, les temples huileux parmi les ruines, les rocs derrière les cyprès où sont creusés d'anciens tombeaux, les jardins poussiéreux vibrant dans l'incendie de l'air, chaque palme que le vent froisse, le moindre pan de muraille criblé de lueurs lui reviennent en mémoire et défilent comme hier,

comme chacune des nuits d'un vain exode. En vrac se pressent les visages avec une netteté accrue dans la lumière mentale du rêve. Tous le considèrent en silence. Leur regard vaut un doigt tendu. Ils resurgissent dans leurs habits d'alors, avec leur âge exact, figés pour les siècles. Femmes ou enfants, vieillards, adolescentes éperdues, ils ont l'aspect humain ordinaire, universel, campés sur leurs deux jambes, sous une tête haut perchée d'oiseau simiesque. Ils dansent entre trois ruelles nocturnes et une place lumineuse, ils vaquent au soucieux bonheur d'exister, pour soi ou pour un proche, chacun ajoutant son pas tranquille au grand ballet déambulatoire. Puis tout se brouille soudainement dans un souffle. Les danseurs ploient et chutent au ralenti, d'autres restés debout saignent du nez et des oreilles. La déflagration n'assourdit que les rescapés. Des limbes tournoient chargées de fragments de verre et de chair humaine. Un instant, tout se fige dans une volute étrangement déliée, pareille aux ailes renversées d'une colombe en plein vol. Le couperet du silence effraie plus que cette pluie de sang. Au creux des tympanes, une voix abstraite, sans matière, entonne l'unique mélodie d'une gorge étranglée de soprano. Le vacarme d'épouvante qui suit l'explosion rassurerait presque maintenant. Du fond du plus profond sommeil chuintent des sirènes d'ambulance mêlées aux clameurs anciennes :

marchés de rues, préaux d'école, cours d'immeubles, gares sans nom. Mais qu'a-t-il vraiment perdu, quelle chambre d'enfant bien rangée, quel berceau de neige ?

Échappant une fois de plus à son cauchemar d'une légère contracture des maxillaires égale à une fuite désordonnée, Hochéa se palpe la poitrine puis étend des mains nerveuses sur les draps, à la recherche du violon. Une seule chose est avérée : *le contact avec la matière donne le chaud et le froid, le bien-être et la douleur*. Son inquiétude achève de l'éveiller.

En même temps qu'être à Chennai, dans la nuit suffocante du Tamil Nadu, il se souvient avoir confié l'instrument au gérant du palace, sur les conseils de Mutuswami, hôtesse à la voix d'ange en terre inexplorée. À part ses musiques du Sud ou du Nord, l'Inde ne signifie rien de bien distinct pour lui : un folklore, des paysages du fond du crâne, une religion sans prophètes, gorgone aux cent visages bercée par les facétieuses légendes de la vérité. À l'Académie de musique de Jérusalem, trente ans plus tôt, un jeune boursier venu du Kerala avait bénéficié de son enseignement ; l'art et les techniques du violon classique n'avaient guère d'attraits pour lui. Il voulait avant tout s'initier aux secrets du vibrato yiddish. Petit, les yeux vifs, il jouait sur un tempo décalé, sans oreille pour l'aspect narratif et l'imagerie mélodique comme

on les pratique depuis l'épanouissement de la lutherie italienne. Décliné de l'ancestral ravanastrom, le plus vieil instrument à archet inventé en Inde du Sud voilà peut-être six ou sept mille ans, le violon des Stradivarius et des Stainer était dorénavant partie prenante de l'orchestre carnatique aux mains de ces arrangeurs intuitifs portés par une verve consacrée. Nandi-Nandi, ainsi surnommait-on autour de lui l'étudiant affable, ignorait tout des accointances musicales ashkénaze et tzigane en Europe. Avec sa face d'un beau noir cuivré, on le prenait alors pour le rejeton d'un de ces milliers de Falachas transférés de la corne de l'Afrique par un pont aérien au début des années quatre-vingt. Cela ne lui procurait d'ailleurs aucune contrariété, quitte à passer pour un juif de deuxième zone. *Quelle eau est douce et parfois amère ?*

Comme la plupart de ses compatriotes, Nandi-Nandi ne comprenait rien à la société israélienne. Il y voyait un système de castes bien plus complexe qu'en Inde avec un tiers de parias, dits Palestiniens, là où son pays n'en comptait guère que quatre ou cinq pour cent, d'ailleurs pleinement intégrés au Principe de l'univers. « Chez nous, au Kerala – lui raconta Nandi-Nandi un jour de verve –, les juifs ont été accueillis à bras ouverts par les rajahs, voici des siècles. Il aurait même existé un royaume juif sur la côte de Malabar, près

de Kochi, ne saviez-vous pas ? Le royaume d'Anjuvannam ou Cranganore. Les juifs se sont si bien intégrés à la société indienne qu'ils ont adopté ses festivités petit à petit, sa cuisine, ses modes vestimentaires, et même ses castes, Blancs et Noirs bien séparés, les Pardesi et les Malabari ! Il n'y a pas si longtemps encore, les juifs de couleur étaient interdits d'accès à la synagogue bleue de Kochi. Et c'est un gardien musulman qui y veillait... »

Par sa mère, Nandi-Nandi était lui-même un dalit, un hors-caste. Il appartenait à cette foule d'intouchables évangélisés sans regret ni états d'âme : pourquoi perdre sur terre une demie éternité de misérables réincarnations quand un dieu lointain offrait une libération immédiate ? Fils d'un marchand enrichi dans l'exportation d'essences de parfums, il était revenu par la musique aux sources de sa culture, quitte de la Vierge Marie, et jouait les quatre cent quatre-vingt-quatre styles de râgas selon l'heure du jour et de la nuit... Hochéa gardait le souvenir d'un jeune homme d'une infinie candeur, aux traits délicats, presque féminins. À Jérusalem, le jeune provincial de Kochi s'était imprégné toute une année de son enseignement, lequel débordait souvent le calendrier du conservatoire. Il n'avait qu'une ambition mais plus d'un désir : s'approprier le secret du virtuose et, incidemment, la main de sa fille. Peut-être approcha-t-il du secret à force de travail,

Samra toutefois lui était demeurée inaccessible. « *Mangalam Shubam!* Que le bonheur vous sourie! » lui avait-il lancé au moment des adieux devant les portes du conservatoire, ses grands yeux ruisselant de larmes.

Hochéa n'avait pas compris grand-chose à ce désarroi amoureux. C'était avant l'attentat, avant que lui-même cessât d'aimer la lumière du jour sur le visage des jeunes filles.